



**Année universitaire 2020/2021**

**EXAMENS DE LICENCE - Semestres pairs (2-4-6) – Session 1**

**Code UE : LLA2E20-LLA2E2A**

**Libellé UE : Approche de l'histoire contemporaine**

**Durée de l'épreuve : 4h00**

**Régime d'étude concerné : RSE+RNE**

---

*Traitez l'un des deux sujets au choix, en veillant à l'orthographe, à la clarté de l'expression ainsi qu'à l'organisation de vos développements.*

**1. Dissertation : « Revendications et luttes libérales en Europe au XIXe siècle »**

ou

**2. Commentaire de texte : Les journées de juin 1848 vues par Tocqueville**

IX. Journées de Juin.

« Me voici enfin arrivé à cette insurrection de juin, la plus grande et la plus singulière qu'il y ait eu dans notre histoire et peut-être dans aucune autre : la plus grande, car pendant quatre jours, plus de cent mille hommes y furent engagés et il y périt quatre généraux ; la plus singulière, car les insurgés y combattirent sans cri de guerre, sans chefs, sans drapeaux et pourtant avec un ensemble merveilleux et une expérience militaire qui étonna les plus vieux officiers.

Ce qui la distingua encore parmi tous les événements de ce genre qui se sont succédés depuis soixante ans parmi nous, c'est qu'elle n'eut pas pour but de changer la forme du gouvernement, mais d'altérer l'ordre de la société. Elle ne fut pas, à vrai dire, une lutte politique (dans le sens que nous avons donné jusque-là à ce mot) mais un combat de classe, une sorte de guerre servile. Elle caractérisa la révolution de Février, quant aux faits, de même que les théories socialistes avaient caractérisé celle-ci, quant aux idées ; ou plutôt elle sortit naturellement de ces idées, comme le fils de la mère ; et on ne doit y voir qu'un effort brutal et aveugle, mais puissant des ouvriers pour échapper aux nécessités de leur condition qu'on leur avait dépeinte comme une oppression illégitime et pour s'ouvrir par le fer un chemin vers ce bien-être imaginaire dont on les avait bercés. C'est ce mélange de désirs cupides et de théories fausses qui rendit cette insurrection si formidable après l'avoir fait naître. On avait assuré à ces pauvres gens que le bien des riches était en quelque sorte le produit d'un vol fait à eux-mêmes. On leur avait assuré que l'inégalité des fortunes était aussi contraire à la morale et à la société qu'à la nature. Les besoins et les passions aidant, beaucoup l'avaient cru. Cette

notion obscure et erronée des droits, se mêlant à la force brutale, communiqua à celle-ci une énergie, une ténacité et une puissance qu'elle n'aurait jamais eu seule.

Il faut remarquer encore que cette insurrection formidable ne fut pas l'entreprise d'un certain nombre de conspirateurs, mais le soulèvement de toute une population contre une autre. Les femmes y prirent autant de part que les hommes. Tandis que les premiers combattaient, les autres préparaient et apportaient les munitions ; et, quand on dut enfin se rendre, elles furent les dernières à s'y résoudre.

On peut dire que ces femmes apportaient au combat des passions de ménagères ; elles comptaient sur la victoire pour mettre à l'aise leurs maris, et pour élever leurs enfants. Elles aimaient cette guerre comme elles eussent aimé une loterie.

Quant à la science stratégique que fit voir cette multitude, le naturel belliqueux des Français, la longue expérience des insurrections et surtout l'éducation militaire, que reçoivent tour à tour la plupart des hommes du peuple suffisent pour l'expliquer. La moitié des ouvriers de Paris ont servi dans nos armées. Les anciens soldats abondent en général dans les émeutes. Le 24 février, Lamoricière, entouré d'ennemis, dut deux fois la vie à des insurgés, qui avaient combattu sous lui en Afrique, et chez lesquels les souvenirs des camps militaires se trouvèrent plus puissants que la fureur des guerres civiles.

On sait que ce fut la dispersion des ateliers nationaux qui fut l'occasion du soulèvement. N'osant licencier d'un seul coup cette milice redoutable, on avait essayé de la disperser en envoyant dans les départements une partie des ouvriers qui la composaient : ceux-ci refusèrent de partir. Le 22 juin, ils parcoururent Paris en grandes bandes, ils chantaient en cadence d'un ton monotone : « On ne partira pas, on ne partira pas... ». Des députations d'entre eux virent faire des sommations hautaines aux membres de la Commission du pouvoir exécutif, et, ayant éprouvé un refus, se retirèrent en annonçant que le lendemain on aurait recours aux armes.

Tout, en effet, annonçait que la crise si longtemps attendue était arrivée.

Ces nouvelles, portées à l'Assemblée, y firent naître une grande inquiétude comme on peut croire.

Telles furent les journées de Juin, journées nécessaires et funestes : elles n'éteignirent pas en France le feu révolutionnaire, mais elles mirent fin, du moins pour un temps, à ce qu'on peut appeler le travail propre à la révolution de Février. Elles délivrèrent la nation de l'oppression des ouvriers de Paris et la remirent en possession d'elle-même.

Les théories socialistes continuèrent à pénétrer dans l'esprit du peuple sous la forme de passions cupides et envieuses et à y déposer la semence de révolutions futures ; mais le parti socialiste lui-même demeura vaincu et impuissant. Les Montagnards, qui ne lui appartenaient pas, sentirent bientôt qu'ils étaient irrévocablement atteints par le même coup qui l'avait frappé. Les républicains modérés ne tardèrent pas à voir eux-mêmes que cette victoire qui les avait sauvés, les plaçait sur une pente qui pouvait les conduire hors de la république, et ils firent aussitôt effort pour se retenir, mais en vain. Moi, qui détestait les Montagnards et ne tenais guère à la république, mais qui adorais la liberté, je conçus, dès le lendemain de ces journées, de grandes appréhensions pour elle. Je considérai sur-le-champ le combat de Juin comme une crise nécessaire mais après laquelle le tempérament de la nation se trouverait en quelque sorte changé. A l'amour de l'indépendance allait succéder la crainte et peut-être le dégoût des institutions libres ; après un tel abus de la liberté, un tel retour était inévitable. Ce mouvement de retraite commença, en effet, dès le 27 juin ; d'abord très lent et comme invisible à l'oeil nu, puis rapide, puis impétueux et irrésistible. Où s'arrêtera-t-il ? Je l'ignore. Je crois que nous aurons grand peine à ne pas reculer fort au-delà du point que nous avons atteint avant Février, et je prévois que tous, socialistes, Montagnards, républicains et libéraux, nous tomberons dans le même discrédit, jusqu'à ce que les souvenirs particuliers de la révolution de 1848 s'éloignent et s'effacent et que l'esprit général du temps reprenne son empire. »

Alexis de TOCQUEVILLE, *Souvenirs*, publiés par le Comte Christian de Tocqueville, Paris, C. Lévy, 1893.

